

Notre réflexion s'intéresse en particulier aux difficultés dont font preuve les interlocuteurs des enfants parlant au moyen d'aides techniques à la communication, qu'il s'agisse des membres de leur famille, des adultes ou des professionnels qui les côtoient, ou encore de leurs pairs.

**Aides Techniques à la Communication*

La pratique des A.T.C., bien qu'encore récente, s'est suffisamment étendue cependant pour noter des difficultés de même nature, quel que soit l'âge de l'enfant, son niveau intellectuel ou l'origine de sa muticité, à savoir la difficulté pour l'enfant et son interlocuteur à développer une communication fluide, ressentie comme positive, non frustrante par les deux partenaires.*

Les raisons fréquemment invoquées de ces difficultés sont :

- les limites perceptives : voir un code est plus contraignant fonctionnellement que l'entendre ;*
- les limites lexicales dues au système, contraintes de place, contraintes fonctionnelles ;*
- l'agrammaticalité du discours, inhérent aux limites lexicales et à la procédure gestuelle de désignation.*

Catherine EXERTIER

Ergothérapeute
I.M.P. Ninon Vallin, Grenoble
12, rue Ninon Vallin
38100 GRENOBLE

PARLER, C'EST PARLER À QUELQU'UN

par Catherine EXERTIER

Mots-clés : I.M.C. - Systèmes de communication augmentatifs - Lecture - Rééducation - Enfant - Psychanalyse - Mutisme - Dialogue.

Nous nous attendions à ce que les téléthèses, en rendant le message audible, en augmentant le nombre de mots par superposition de surfaces de combinaison de touches, en corrigeant pour certaines la syntaxe, soit, en conséquence, en annulant ainsi en grande partie ces difficultés permettent une vraie communication par la parole. Quelques années de pratique ont suffi à montrer assez largement que ce n'est pas le cas. L'illusion technologique a montré ses limites et nous a renvoyé à nos questionnements.

Notre approche aura une orientation psychanalytique et nous allons en rappeler maintenant quelques idées.

La psychanalyse se préoccupe préférentiellement du sujet. Le contexte social, technologique n'est pas négligé mais il est élevé à la hauteur de l'histoire de l'individu.

L'outil de la psychanalyse, c'est le langage et ce que Freud nous a particulièrement montré, c'est que "pour l'être humain, il est impossible de tout dire", ce qui lui a permis de définir le concept d'inconscient*. Autrement dit, dans le langage, ce qui fait communiquer les êtres dans leur intimité inconsciente, ce qui les rend présents à ce qu'ils se disent, c'est le silence, c'est l'entre-mots.

Françoise Dolto en nous disant : "Tout est langage", nous a donné un support théorique à ce que nous ressentions empiriquement depuis longtemps, nous qui nous préoccupons de langages tellement différents. Nous avons ardemment poursuivi alors l'élaboration de modes de représentation, de symboles, de codes en tous genres, de modes de désignation etc... puisqu'il y avait symbolisation, il y aurait communication. D'autant plus que les téléthèses allaient rendre audibles tous ces symboles. Cela n'a pas été le cas. Car dans le "Tout est langage" de F. Dolto est contenu : tout peut être langage, dans la

*DOR J. Introduction à la lecture de Lacan. Denoël, 1985.

mesure où l'autre vous considère comme un être de langage, capable de langage, c'est-à-dire capable d'entrer dans le monde des signifiants.

Parler, ce n'est pas articuler. Parler, ce n'est pas gesticuler. Parler, ce n'est pas désigner un code. Parler, ce n'est pas activer une synthèse vocale. Parler, c'est avant tout parler à quelqu'un.

C'est Jacques Lacan, qui a apporté un éclairage nouveau à la théorie freudienne en reformulant certains concepts linguistiques et en montrant que l'intersubjectivité est inaugurale au langage, qu'elle en est fondatrice.

La question n'était déjà plus, "L'enfant I.M.C. ou/et polyhandicapé mutique a-t-il un langage ?" Elle devient alors : "Quel est le danger pour l'enfant à parler, par des moyens tellement différents et, réciproquement, quel est le danger pour son interlocuteur à entendre sa parole et à lui parler en retour ?" Loin de nous l'intention et les capacités de présenter l'œuvre de J. Lacan. Nous pensons simplement avoir essayé, à l'éclairage de certains de ses concepts princeps, de réorienter notre réflexion au sujet de l'usage des A.T.C.

L'apport fondamental de J. Lacan a été de remettre en cause le rapport indissociable établi, d'un point de vue linguistique par Ferdinand de Saussure, entre le signifié et le signifiant. Le signifié est la face sémantique du signe linguistique. Le signifiant en est la face perceptible. Il faut bien entendre ici, par exemple, pour le langage oral, qu'il s'agit, de l'image acoustique, c'est-à-dire du représentant psychique du son, lui-même chose physique. Ainsi, pour les codes visuellement perceptibles, l'écriture, les pictogrammes, les gestes, les mimiques etc, le signifiant, c'est le représentant psychique, autrement dit un objet mental, trace de l'analyse perceptive visuelle.

Pour Lacan, le rapport signifiant/signifié est lié au désir du sujet, ce qui veut aussi dire, au désir de l'autre pour lui, parce qu'il est inaugural à l'émergence du sujet par le langage. Ce qui peut s'énoncer ainsi : "Le langage précède l'arrivée au monde de chaque être humain et survit après lui, le monde est fait de signifiants car notre perception du monde est filtrée et modelée par le langage. Bien que le langage soit là, l'enfant n'y accède pas seul".

Dès le début de sa relation au monde, l'enfant vit une communication elliptique. A ses appels, sa mère répond par des moyens qu'elle suppose les mieux adaptés, mais qui par nature sont incomplets et entretiennent le sentiment de manque, de désir et de communication. L'enfant sait dès le début, que le savoir sur lui-même lui vient d'un autre, qui par ailleurs ne sait pas tout. Mais pour cela, il faut que l'autre, en l'occurrence la mère suppose que l'enfant lui adresse un message, même s'il ne parle pas encore sa langue. C'est dans le regard de l'autre que l'enfant construit son identité d'être de langage. Ce que J. Lacan a montré par le développement du stade du miroir. C'est en découvrant que l'image du miroir n'est pas un être réel, un être double pareil à soi comme le sont alors les autres êtres, mais l'image de son corps, que l'enfant récupère son intégrité corporelle. Ce qu'il ne peut faire que sous le regard et dans la parole bienveillante de l'autre. Le stade du miroir fonde ainsi la dimension identificatoire du langage qui fait que pour comprendre ce que l'autre me dit, je dois me retrouver un peu moi-même dans sa parole.

Mais ce n'est pas suffisant pour accéder au symbole. C'est ce que J. Lacan a appelé la métaphore du «Nom-du-Père» qui va rendre opératoire le processus de castration et gouverner l'enfant dans son accès au symbolique. Par le premier signifiant «Nom-du-Père», le désir de l'enfant se voit imposer la médiation du langage. La part de son désir refoulé fait advenir l'inconscient. Ce qui a fait dire à Lacan : "L'inconscient est structuré par le langage".

Résumons-nous :

- parler, c'est parler à quelqu'un, parce que c'est dans le regard de l'autre que le sujet s'est reconnu comme être de langage,
- parler, c'est mettre en commun des signifiants, par le biais de la parole,
- parler, c'est accepter le manque du langage ; dans toute parole, il y a un explicite codé, symbolisé et un implicite, indicible trace de l'inconscient qui communique au delà de la parole.

Qu'en est-il alors de la parole des enfants mutiques et de l'écoute possible de cette parole ?

Dès la naissance, le regard de l'autre, en l'occurrence la mère, est voilé. Elle ne peut

**STEINMANN D. Le choix d'une langue : un problème d'éthique. Actes du Colloque européen sur la surdité. Grenoble, nov. 1993*

reconnaître dans cet enfant handicapé, son enfant. Celui-ci dans le regard de sa mère ne peut récupérer son intégrité physique. Tout ce qui évoque le handicap est nié, indicible, refoulé au même titre que cette angoisse de morcellement initial lié au stade du miroir. L'enfant, psychiquement, doit faire le "grand écart" entre ce qu'il perçoit de son corps et ce qu'il en voit dans le regard des autres, c'est-à-dire un corps toujours divisé entre le dicible et l'indicible. C'est de ce corps partagé qu'émerge cependant son langage, si différent, du fait des procédures palliatives qu'il doit inventer. Et c'est dans le regard de l'autre qu'il va chercher la confirmation que sa parole différente peut être entendue, peut être signifiante. Mais la parole est si difficile à entendre, pour les interlocuteurs et en particulier pour les parents, parce qu'elle porte aussi cette part d'angoisse de morcellement, liée à l'annonce du handicap. Entendre cette parole, c'est entendre ce qui ne peut s'entendre.

Que peut faire l'enfant ? A ceux qui peuvent l'entendre, souvent les professionnels, moins concernés par ce reflux d'angoisse, il parle par tous les moyens dont il dispose ; il sait très bien adapter ses moyens à l'inconscient de son interlocuteur. A ceux qui ne peuvent l'entendre, il ne parle pas, il communique d'inconscient à inconscient, ce que nous constatons si souvent : mère et enfant se comprennent si bien au delà des mots.

Comment prendre en compte ces quelques idées dans nos situations d'apprentissage ?

Nous, professionnels, travaillons sur nos propres angoisses vis à vis du handicap. Cessons vraiment de croire que toute technique, toute amélioration de surface du langage normalisera la parole de l'enfant, annulera son handicap. Ni lui, ni ses parents ne sont dupes. Notre rôle n'est pas moindre pour autant, il permet à l'enfant d'être entendu dans toute sa parole, aussi différente soit-elle et de prendre confiance dans ses capacités de langage. Il doit savoir que sa parole ne réveille pas toujours dans l'autre tellement d'angoisse.

*Grenoble

A l'I.M.P. Ninon Vallin*, nous avons concrétisé cela par un groupe nommé "Jeu et communication" avec quatre enfants, trois au langage appareillé et un, présentant une grosse dysarthrie. Dans ce groupe, nous insistons plus sur le "comment tu le dis", plutôt que le "qu'est-ce-que tu dis ?". Les enfants entre eux mettent en valeur leurs différents moyens, les font reconnaître, afin qu'ils prennent sens, qu'ils se lient aux signifiants de leurs camarades. C'est un temps nécessaire car les procédures si différentes du fait du handicap physique ne peuvent prendre sens immédiatement. Suite à ces échanges, certains se sont appropriés les signifiants des autres. Ils expérimentent ensuite leurs nouveaux savoirs au cours de jeu de messages, de cache-cache, de trésors cachés etc., entre eux et auprès de personnes extérieures au jeu, moins proches d'eux, à qui ils peuvent peu à peu transmettre des messages simples. Nous invitons ensuite ces personnes à venir dire à l'enfant ce qui a fait qu'elles ont compris. Le travail de communication est toujours réciproque, nous le signifions ainsi à l'enfant.

Comme nous l'avons rappelé, le langage s'inaugure dans la relation de l'enfant avec ses parents et ne peut se défaire de cette expérience. Pour les parents, le langage appareillé est le plus insupportable, tant parce qu'il signifie la fin de toute réparation possible de l'enfant idéal, que par l'angoisse de morcellement qu'il réveille, et ceci, d'autant plus pour des appareils qui ne sont pas le corps de l'enfant, mais qui doivent faire fonction de corps. Nous avons noté, en ce sens, que les quelques gestes signifiants de l'enfant sont mieux acceptés ; ils ont d'ailleurs souvent été élaborés en famille. Rendre à l'enfant l'intégrité de sa parole ne pourra se faire hors de ses parents. Ne les privons pas des premières tentatives langagières de leur enfant, reconnaissons-les.

Conclusion

Dans cette optique, nous avons proposé cette année aux cinq familles d'enfants au langage appareillé, de venir nous dire et se dire comment elles s'y prenaient pour parler avec un enfant "qui ne parle pas". Ce fut un échange très riche où apparaissait significativement la difficulté, voire le refus, des parents de jeunes enfants à utiliser des adjonctions pour parler, leur engagement réel à développer un langage gestuel, leur acharnement à développer l'articulation. Parallèlement, une mère d'une jeune fille de 18 ans, équipée depuis 10 ans d'un tableau Bliss, expliquait comment le tableau lui permettait de compléter les discussions avec sa fille, comment la grand-mère avait demandé une

photocopie de ce tableau Bliss pour écrire à sa petite fille. La créativité de la famille au sujet de ce tableau est le signe d'un travail psychique significatif d'acceptation possible de la parole de l'enfant dans son intégralité. Pourtant, nous avons encore bien du mal à accepter le retour de tableaux complètement réorganisés pendant le week-end ; nous sourions au sujet de pères qui tentent d'inventer un programme de communication pour leur enfant sur leur ordinateur...

Ce type de rencontre a permis à certains parents de commencer à dire, avec beaucoup d'émotion parfois, leur grande solitude face à cet enfant ; il leur a permis aussi de nous dire tous les petits trucs qu'ils avaient inventés pour parler avec leur enfant, de les faire collectivement reconnaître c'est-à-dire de commencer à reconnaître que la parole de leur enfant pouvait être entendue dans son intégralité, dans sa différence, sans générer tellement d'angoisse. Nous devons encore trouver les moyens de poursuivre ces échanges, tout en laissant l'initiative aux parents, difficile paradoxe...